L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAUX, 73 RUE DE CHARTRES
NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI MATIN, 17 MARS.

FEUILLETON.

L'HOMME SANS NOM

PAR

E. DU BOISGOBEY,

XXXVI.

LA TRAITE.

Un coup d'œil, jeté sur la boussole, apprit bientôt à Robert qu'on avait mis le cap à l'ouest.

Il remarqua que le *Caïman* naviguait sous pavillon sûre, et il s'aperçut que les hommes de l'équipage parlaient un idiome oriental. Arabe probablement, car il reconnut les mêmes intonations familières aux Maltais.

D'ailleurs, il ne resta pas longtemps dans l'incertitude. Morgan, qui semblait s'être chargé de l'initier, lui dit gracieusement :

Je vois cher monsieur, que ces gaillards vous préoccupent et je vous dois quelques explications avant de vous intéresser définitivement à notre entreprise.

Les braves gens d'aspect un peu farouche professent le culte de Mahomet ou, peut être plus exact, ils sont nés en pays musulman, car ce ne sont pas des dévots bien fervents.

Vous voyez en eux les derniers représentants d'une époque où florissait, dans les Etats barbaresques, l'industrie de la course.

La prise d'Alger a mis en disponibilité une foule d'excellents marins qui, en leur qualité de corsaires en retraite, recherchent de préférence les navigations lucratives.

C'est toujours à eux que je m'adresse quand j'ai besoin d'un équipage sûr pour aller faire un tour à mon île.

J'ai vu maintes fois toute cette côte d'Afrique à Tanger, et j'y possède des relations charmantes.

Ainsi je n'ai une l'embarras du choix et je suis toujours bien trouvé des recrues que j'y ai faites.

Avec ces matelots-là, voyez-vous, pas d'indiscrétions à craindre. Quand j'ai pris ici en Europe mon chargement d'or, je les envoie manger des dattes dans leur pays et je garde bien le pour moi tout seul.

Robert écoutait en s'efforçant de donner à son visage l'expression de la crédulité, mais Morgan n'était peut-être pas dupe de cette naïveté feinte, car il ne pouvait s'empêcher de glisser toutes les fois qu'il parlait de sa mine d'or.

Robert crut inutile de lui demander la situation géographique de l'île fantastique, et il entra en fonctions le jour même en inspectant la machine.

La machine était en assez bon état, et après quelques réparations faciles à exécuter, elle devait marcher suffisamment.

Le navire était très haut mâté et semblait avoir été primitivement destiné à la navigation à voiles. La largeur de ses flancs et le renflement de sa coque lui permettaient de recevoir une cargaison considérable.

Il paraissait très chargé, car il calait beaucoup d'eau et roulait fort peu.

Robert ne demanda quelle espèce de marchandises il pouvait transporter dans une île déserte, mais ses premières suppositions ne lui parurent pas fondées.

En effet, si l'équipage était plus nombreux qu'il n'est d'usage sur les navires de commerce, l'artillerie se composait uniquement de deux pierriers en mauvais état.

Ce n'était assurément pas l'armement d'un pirate.

Au bout de deux jours, la machine fut en état de fonctionner, et, d'après les ordres de Morgan, Robert fit chauffer de manière à marcher le lendemain à toute vapeur.

On approchait du détroit, et déjà le rocher abrupt de Gibraltar se dessinait à l'horizon sur la droite, mais Morgan commanda de mettre la barre au Sud-Ouest, et bientôt on se trouva en vue des montagnes du Rif qui s'élèvent sur la côte marocaine.

Robert eut un instant qu'on se dirigeait vers l'ouest, mais il vit qu'un tangage cruel et dangereux de le détrompait sur le compte de Diego.

Il lui vint à l'esprit que Morgan tenait particulièrement à s'éloigner des navires de guerre stationnés à Gibraltar et qu'il voulait franchir rapidement le détroit, comme un voyageur richement chargé le fait dans un défilé dangereux.

Ce qui le confirma dans cette idée, c'est qu'après quarante-huit heures de route on toute vapeur il reçut l'ordre d'éteindre ses feux.

On était alors en plein Océan et Morgan qui semblait très satisfait dit à Robert qu'il fallait ménager le charbon et qu'on marcherait à la voile tant que le vent serait favorable.

Jusqu'alors, malgré tout ce qu'avait de suspect le navire et l'équipage, Robert n'avait rien observé qui ne rentrât dans les conditions d'une navigation marchande, et il commençait presque à ne pensaient plus que le *Caïman* allait réellement chercher de l'or.

Deux jours après avoir passé le détroit, Morgan lui fit point et trouva que le navire était à plus de cent milles au large de la côte d'Afrique.

En dînant, il se montra de joyeuse humeur.

Il échangeait avec Diego des coups d'œil et des sourires d'intelligence, et le rapprochement lui parut arrosé que de coutume.

Robert et George qui étaient restés très sobres remarquaient que, sous l'influence du rhum ou du whisky, la conversation prenait une tournure singulière.

Certaines allusions aux chances de l'opération commencaient à des dangers exprès qu'il fallait éviter encore.

Tout à coup, Morgan se leva l'oeil enflammé, la démarche assurée et s'adressant à Robert :

Cher monsieur, lui dit-il avec un mauvais sourire, montez donc avec nous sur le pont.

Je vais vous faire prendre l'air à mon occasion. Depuis dix jours, elle dort en sûreté grâce à moi.

Venez je vous prie, je suis sûr que cela vous intéressera.

Robert le suivit sans trop comprendre ses paroles, et monta sur la dunette où l'attendait un étrange spectacle.

Quoique presque au coupier se tenant sur le pont, les hommes rangés contre les bastingages étaient armés comme pour un combat.

Bientôt, de la grande écoutille, apparut un matelot qui tenait à la main un sabre d'abordage.

Il précédait deux nègres enchaînés. Derrière ce couple non marchait un autre matelot, plus encore d'autres nègres qui marchaient par rang à mesure qu'ils arrivaient sur le pont.

Robert compta cent dix noirs alignés sur deux files.

Tous portaient une chaîne rivée au pied et sa la ceinture, comme des forçats.

Le jeune officier se dévoilait enfin, et Robert comprit de ne pas l'avoir pénétré plus tôt.

Il était sur un navire négrier ; Morgan et Vitoni faisaient tout simplement la traite.

Une surprise douloureuse se lisait sans doute sur son visage, car Morgan se mit à éclater de rire en le regardant.

Avouez, cher Robert, lui dit-il sur le ton le plus gai, que vous ne vous attendiez pas à me voir aussi bien fourni de *bois d'ébène*.

Cela est de première qualité, et vaut beaucoup, je vous le jure, sans compter l'or, ajouta-t-il en appuyant sur le mot.

Et même, ajouta-t-il, en vous disant que je vous ferais voir mon chargement, je vous ai prévenu que vous alliez naviguer avec des... comment dirai-je ? je n'aime pas ce vilain mot de négriers... avec des recrues pour l'agriculture des tropiques, si vous voulez.

Croyez-moi, d'ailleurs, j'ai une longue pratique de ce métier, et je vous certifie qu'il n'est pas plus sûr et plus lucratif.

Aussi ai-je tenu beaucoup à associer mon neveu à ma petite industrie, et je suis charmé que vous et le cher George vous soyez des nôtres.

Du reste, bien quelque risque d'être pendu, surtout lorsque c'est pris par les Anglais qui sont bretons en diable, mais... on ne se laisse pas prendre.

Il intervient pour donner un ordre en arabe, et Robert vit aussitôt les malheureux noirs commencer une promenade circulaire dans le bastingage du navire, sous l'œil et sous le fouet de dix robustes matelots.

— Il y a aussi le déchet, continua Morgan, mais, avec des soins et des égards, on conserve facilement la marchandise.

Ainsi voyez-vous comme je lui fais prendre l'air.

Il n'en coûte beaucoup, je vous le jure, de laisser ces pauvres gens empilés dans le faux-pont comme des sardines, mais, que voulez-vous ? cette Méditerranée est aussi fréquentée que le boulevard, et on n'est vraiment tranquille qu'après avoir passé le détroit.

Mais maintenant nous sommes au large, pourvu que dans les jours et les deux fois par semaine.

Vous verrez ces trémousser ces gaillardes-là.

Le miserable parla longtemps sur ce ton, et Diego riait encore sur ses oreilles plusieurs minutes après.

Robert eut la force de se contenir. Maintenant qu'il connaissait le secret de ces deux brigands, il devait lui être plus facile d'arrêter le plan d'évasion.

Il n'attacha à rêverie, à observer, et, peu à peu, il apprit tout ce qu'il ignorait encore.

Morgan, depuis plus de vingt ans, pratiquait la traite des nègres, d'abord aux Antilles, où il était né, puis au Brésil, où il se rendait en ce moment.

Son beau-frère, le père Diego, avait été jadis son associé, mais avait fini par être pendu à la grande vergue d'un croiseur américain.

Après bien des fortunes diverses, tantôt ruiné, tantôt enrichi par Fort Morgan, à la suite de deux voyages heureux, était venu rejoindre son neveu en France une vingtaine d'années auparavant.

Quand il eut fini de dévorer, à Paris, avec Diego les produits de la traite et la fortune de la jeunesse Mary. Il regrettait son ancien métier.

Mais les temps étaient bien changés. Une surveillance active avait rendu la traite presque impossible dans le golfe de Guinée où elle se pratiquait si facilement autrefois, et Morgan avait imaginé de déplacer son industrie.

La course avec les corsaires barbaresques, l'avait occupé jadis, car tous les brigands sont de vieux familiers.

Son ancienne relations sur la côte africaine avait suffi pour lui faciliter l'idée d'une opération toute nouvelle.

L'esclavage aboli en Algérie depuis la conquête française, subsistait toujours dans la régence de Tunis et dans celle de Tripoli.

De nombreuses caravanes amenaient du Soudan des troupeaux de nègres qui se vendaient à son marché. Ces nègres qui se vendaient à son marché. Ces nègres qui se vendaient à son marché. Ces